

Le résultat, dans Soulanges, ne peut cependant être considéré comme un succès brillant. Il n'y a rien de surprenant à voir le parti s'affaiblir dans tant de comtés pour qui sait combien peu d'attention reçoivent les amis politiques de la campagne. Le parti conservateur a-t-il été trop longtemps au pouvoir et en est-il rendu à croire qu'il peut, comme un individu, vivre bien longtemps sur sa réputation ? Ce serait commettre une grave erreur que de croire cela. La victoire est une maîtresse qui réclame de constantes attentions.

Une élection arrive : on envoie quelques orateurs tenir des assemblées publiques, un ministre se montre sur un *hustling* une fois ou deux, on se répète des racontars, on fait des calculs basés sur des élections passées, et l'on veut que le succès, docile, se range sous le drapeau. Dans les paroisses, on se plaint, et avec raison, qu'il n'y a personne. Le découragement ou l'indifférence s'empare des plus ardents ; des défections se produisent, qui en entraînent d'autres ; et l'on est tout surpris, un beau jour, de constater que, dans chaque localité, deux, cinq, dix partisans sont passés dans le camp opposé. Et, quand on additionne ces défections et qu'on les multiplie par deux, (car un vote perdu par un parti est un vote gagné par l'autre,) il se trouve qu'une belle majorité de cent et au-dessus a fait place à une minorité désastreuse.

Si l'on veut une recette pour guérir cet état de choses, je suggère la suivante : depuis la veille de la nomination, avoir dans chaque paroisse un homme qui en ait charge et qui y reste jusqu'après la votation. Cet homme doit faire des visites à domicile, dans la journée, et organiser pour chaque soir un bon comité, où des orateurs viennent parler, où les amis se rassemblent et où, en fumant la pipe, l'on se réchauffe, l'on s'encourage et l'on se prononce.

L'organisateur voit tout le monde, se fait des amis dans le camp opposé, décourage les adversaires, rend ses gens enthousiastes, et, la votation venue, fait voter à bonne heure. Pendant le vote, il envoie chercher, par des amis sûrs, les retardataires.

Avec ce système, il n'y a pas de défections. Il y a des gains. Le parti se sent appuyé. Les amis ont la confiance presque indispensable au succès. Quand vient une nouvelle élection, on est tout prêt pour la lutte ; — et l'organisation de l'élection dernière épargne la moitié du travail à faire.

Il me semble aussi que les ministres pourraient bien, en dehors d'une ou deux assemblées publiques, se rendre à quelques comités de partis, où se rassembleraient des adversaires, avec les amis, et où, dans le calme d'une réunion tranquille, des arguments qui passent inaperçus dans une assemblée contradictoire seraient parfaitement compris et produiraient leur effet.

M. Henri Bourassa, de Montebello, a accompagné le Dr Bourbonnais pendant toute la lutte dans Soulanges. Je suis heureux d'avoir pu l'entendre à diverses reprises : il est déjà un orateur distingué, et il a toute l'étoffe voulue pour faire un homme politique de grande force.

Le succès qui a couronné le travail de sir John Thompson dans la formation du cabinet est un hommage éclatant rendu à la mémoire du premier ministre. Le nouveau chef que le parti conservateur vient de se donner jouit d'un prestige remarquable dans tout le Dominion. L'intelligence hors ligne, le caractère élevé

et le succès de la carrière politique de sir John Thompson depuis son arrivée à Ottawa sont trois choses dont son parti bénéficiera largement.

L'avènement d'un catholique comme premier ministre du Dominion, salué comme il l'a été par toute la presse canadienne, établit deux choses : d'abord, la largeur d'idées qui préside à la direction et qui existe dans les rangs du parti conservateur ; et, ensuite, l'esprit de tolérance qui succède, dans bien des quartiers, à un fanatisme et à une bigoterie dont le pays s'effrayait justement pour l'avenir.

Parmi ceux de nos hommes publics qui ont rendu leur nom illustre, aucun n'est parvenu aussi vite au premier rang que sir John Thompson. Quand, vers la fin de l'année 1885, sir John Macdonald l'appela à Ottawa et le fit ministre de la justice et procureur général de la province, il n'était guère connu en dehors de sa province. Quelque réputation qu'il eût déjà acquise, elle n'avait pas dépassé la frontière de la Nouvelle-Ecosse. Depuis lors, les honneurs se sont accumulés sur sa tête, et la haute position qu'il a ainsi acquise pourrait donner à réfléchir à ceux qui prétendent que les convictions ne servent de rien, que les principes ont perdu leur valeur et que l'on peut, sans cela, aller très vite et très loin dans la carrière politique.

C'est un homme que la nature s'est plu à former pour en faire un caractère éminemment original et indépendant. Incapable de pactiser avec sa conscience, il ne s'épargne aucun travail, aucune fatigue pour arriver à son but. Il ne recule devant aucune difficulté. Il étudie son sujet jusqu'à ce qu'il s'en soit rendu maître ; et, une fois arrivé à la conviction, il est inébranlable.

Sir John est né à Halifax, le 10 novembre, 1844. Il est donc aujourd'hui âgé de quarante-huit ans. Son père, John Sparrow Thompson, qui avait quitté Waterford, en Irlande, sa ville natale, pour venir dans la Nouvelle-Ecosse, et qui fut, pendant un certain temps, imprimeur de la Reine, et ensuite surintendant du département provincial des mandats postaux, l'envoya aux écoles publiques d'Halifax et à la "Free Church Academy." Son éducation première le forma aux études patientes et persévérantes, et nous pouvons supposer que sir John Thompson doit, en grande partie, à ces années passées si utilement à étudier sous la direction paternelle les aptitudes et les dispositions qui ont influé sur sa vie.

Depuis 1869, il a été le défenseur fidèle, éclairé, désintéressé et considéré de la politique du grand chef du parti conservateur en Canada. Ses succès, comme avocat, ont été remarquables. Il a le don de l'initiative et est réellement versé dans la science du droit. Comme orateur, son ton est généralement froid, mais énergique, et, à l'occasion, sous l'effet d'une provocation, il peut s'élever à des effets d'éloquence vraiment remarquables chez un homme aussi peu expansif. Son talent sarcastique a été la terreur secrète de maint personnage prétentieux. Tous les succès qu'il a obtenus, toute la popularité qu'il a gardée et toute l'autorité qu'il exerce sont dus, en grande partie, à la dignité de son caractère élevé et sans tache, qui lui a valu une réputation à laquelle personne n'a jamais pu raisonnablement s'attaquer.